

roman



LA MARCHE DU CRABE

Betty K.

Betty K.

La Marche du crabe

© Betty K., 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1441-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

***« La nuit vint, j'ai ouvert un à un les tiroirs,
À l'intérieur il n'y avait que des idées noires. »***

Prologue

Victoire ne dormait pas. Du moins, pas encore. De là où elle se tenait, debout dans la cuisine, Lilly l’entendait pleurnicher, et ce malgré le fond sonore et les voix qui filtraient de l’enceinte reliée à son iPad qu’elle écoutait d’une oreille distraite tout en rinçant la vaisselle du soir. C’était une énième rediffusion : *les vouivres ou l’avènement d’une société pacifiste*.

L’évier, cette pièce faite sur mesure par un artisan du coin, en pierre naturelle issue d’une carrière française, était d’une matière noble. Durable aussi. C’est pour cela qu’elle l’avait sélectionné après moult hésitations et recherches sur le Net. Cette cuisine équipée, d’un bon standing, lui avait coûté un bras. Cela lui faisait mal rien que d’y penser.

Elle essuya ses mains dans le chiffon blanc à carreaux rouges qui se trouvait à sa portée, quitta la pièce et se hissa lourdement – malgré son poids plume – pour la troisième fois à l’étage. Elle ouvrit la porte de la chambre et d’une pointe d’exaspération demanda :

- Vindzou, Vic, qu’est-ce qu’il y a encore ?
- J’arrive pas à dormir.
- Il est pourtant l’heure, ma puce.
- Raconte-moi une histoire, maman, s’il te plaît.
- Non, pas ce soir, Victoire... Je suis trop fatiguée.

Trop fatiguée... En disant cela, elle se rendit compte qu’elle ne cessait de le répéter, *ad nauseam*. C’était pourtant vrai. Elle était épuisée, levée à l’aurore, elle n’avait pas arrêté une minute de la journée, même pour pisser. Elle avait appris à se retenir jusqu’à en oublier l’envie. Ce jour, elle n’était rentrée qu’aux alentours de dix-neuf heures, juste à temps pour libérer la nounou et préparer le repas, le sien et celui de sa fille.

- Une histoire, maman, s’il te plaît.
- ...
- S’il te plaît.

Lasse, Lilly s’affala sur le lit, vaincue par la petite voix suppliante ; mieux valait accepter l’invite sinon l’enfant ne dormirait pas. Et cela finirait par l’agacer. Le non-sommeil de sa fille, voilà ce qui l’exaspérait le plus. Tous les soirs, c’était le même rituel, pour ne pas dire le même bordel, alors qu’elle n’avait qu’un seul désir, celui de s’allonger sur son propre lit, de fermer les yeux pour écouter battre le silence. Mais une bonne mère ne hausse pas le ton, telle est

l'injonction. Elle essayait de s'y conformer.

Elle se rendait compte que son job, inespéré, celui qu'elle avait tant désiré, lui bouffait tout son temps. Toute sa vie. Elle était, comme on dit communément, *arrivée*, après avoir gravi les échelons, après avoir essuyé toutes les remarques déplacées de ses concurrents, ceux qui avaient convoité le poste, des hommes pour la plupart. Elle était donc, depuis quatre ans, cadre supérieure au sein d'une multinationale, chargée de la gestion du pôle « achats » et par conséquent, chargée de superviser une équipe d'une cinquantaine de collaborateurs. *Arrivée*, mais à quel prix ? Certains gars sous ses ordres (dont deux au moins qui avaient postulé pour la place) le lui faisaient encore payer.

Résignée, elle demanda à sa gosse :

— Une histoire de fées et de princesses ?

— Non, maman, l'histoire de ta grand-mère... s'il te plaît, maman.

— Encore ?

Sans trop exagérer, cela faisait une centaine de fois qu'elle racontait la même histoire à cette enfant qui ne se lassait pas de l'écouter. Alors, elle recommença, tout, depuis le début.

Il était une fois...

Deux petites filles. Rose et Louise. Nées dans un monde brisé, fourbu, disloqué à cause des luttes incessantes et des conflits à répétition. Un monde dépourvu de folklore et de poésie. Les nymphes, les elfes, les korrigans, tous avaient disparu.

— Et la tante Arie ? demanda Victoire.

— Aussi. Disparue comme les autres fées. Toutes aspirées... quand les portes des ténèbres se sont ouvertes. Si bien qu'elles n'ont pas été invitées à se pencher sur le berceau des nouvelles nées qui n'ont reçu aucun autre don que celui de la vie.

Cette vie qui allait s'écouler devant elles, avec elles, telle une rivière en crue qui charrie autant le jeune bois que les vieilles branches.

Rose et Louise ont donc grandi dans un monde à part, dominé par l'humeur des hommes et la pesanteur des normes. Un monde dans lequel les cartes ont été brouillées. Et peut-être bien dès le commencement.

Pour quoi faire ?

Pour donner l'avantage au roi.

Et pour asseoir cette règle qui veut que le roi batte la dame, on a attribué, par un tour de passe-passe, un prédicat de faiblesse à la femme. Oui, faible est bien le terme.

Pour autant, jour après jour, contre vents et marées, malgré les revers et les coups de chien, Rose et Louise ont résisté, vent debout, déterminées, et face à la tourmente, elles sont restées droites, devenant à chaque étape un nouvel être, sans jamais nier le précédent : jeune fille, jeune femme, femme, mère. Silencieuses. Courageuses. Libres.

Elles ne sont ni sœurs ni cousines. Et pas même amies. Elles ne se connaissent pas et ne se connaîtront jamais. Car l'une d'elles n'est plus, elle a quitté le monde dans lequel elle est née, et oscille désormais entre le ciel et la terre parce qu'elle ne repose nulle part ; personne n'ayant jusqu'alors déposé ses restes dans un lieu où l'on puisse se recueillir.

Il est présumé que Rose et Louise ne se sont jamais rencontrées quoique cette hypothèse fût possible, du moins probable, car elles ont, toutes deux, vécu dans le même pays.

Elles sont nées, chacune, dans un temps de grande guerre, comme si grande était une épithète adéquate, appropriée pour une guerre, comme s'il pouvait

exister des petites guerres, avec des petits soldats et des petites morts. Comme s'il pouvait sourdre quelque chose de grand d'une telle absurdité.

Lilly se demanda à elle-même : à quoi mesure-t-on la grandeur d'une guerre ? Au nombre de belligérants ? Au nombre de soldats tués ? Au nombre d'obus ? Puis elle laissa cette question de côté... pour poursuivre l'histoire.

La première est lunaire, fille ou petite-fille de la lune. Et tel l'astre dont elle est le reflet, elle est d'une nature changeante. Parfois déconcertante. Un instant, pleine de vie et de gaieté, elle est d'une humeur aimable, quand quelques heures plus tard, sans raison apparente (même si elle, de son côté, a toujours une explication, un motif valable), elle peut sombrer dans une profonde mélancolie, ou encore, partir en bourrasque et éclater dans une colère noire. Ce caractère soupe au lait qu'on lui connaissait si bien ne lui venait ni de sa mère ni de son père.

— Peut-être qu'il vient de toi ? coupa Victoire.

— Non, Vic, ce n'est pas possible, il ne peut pas venir de moi.

— Pourtant on dirait bien que c'est toi.

— Vic, je ne me mets pas dans des colères noires. Je suis juste parfois un peu agacée.

— C'est un peu pareil.

— Non Vic, ce n'est pas du tout pareil. Bref, veux-tu que je continue ou pas ?

— Oui, maman, s'il te plaît, continue.

— Alors, écoute. Je reprends... où en étais-je, déjà ?

— Comme la lune ! elle est comme la lune, dit l'enfant en mimant un cercle de ses bras, au-dessus de sa tête.

— Oui, c'est ça.

Fille ou petite-fille de la lune. Avec la peau laiteuse, les yeux olive et une chevelure opulente d'ébène, si noire qu'on y voyait parfois, par certains endroits, en fonction de la lumière, de beaux reflets bleutés. Rose est semblable à l'hiver dans lequel elle a pris racine à la fin du mois de janvier 1915. Le vingt-cinq du mois.

Elle est née dans une région de l'est de la France où les températures sont extrêmes au plus profond de la saison de grand froid. Là-bas, quand les éléments se déchaînent, les repères se perdent dans le grand tourbillon, tant l'épaisse couche de neige, partout répandue, balayée par la bise, se mêle aux légions de flocons qui tombent du ciel blême.

Et si Rose est née dans la rudesse de ce climat, elle est également née dans la désolation des terres, éventrées à coups de bêche, dans le seul but de former des

tranchées.

De part et d'autre, dans chaque camp, on trouvait des kilomètres et des kilomètres de lignes flexueuses reliées entre elles par des boyaux, des corridors en guise de défense. Mais encore en guise d'abris de fortune pour les soldats qui restaient là, à attendre.

— À attendre quoi ? coupa une nouvelle fois la petite Victoire.

— Les ordres ! et quand ces derniers arrivaient, il ne fallait pas que du courage, mais de l'ivresse, pour ne pas trembler et se hisser sur les parapets, escalader les obstacles et comme on disait, monter au feu.

Par-devant les tranchées, on pouvait distinguer des séchoirs – non, ça non plus, elle ne pouvait pas le dire – des séchoirs, non pour le linge, comme on trouve dans les cours des fermes, mais pour les peaux. Celles des soldats morts, pris au piège des fils de fer torsadés, déroulés et tendus tout le long de la ligne de front.

Qu'après que les offensives fussent programmées, selon la préparation, courtes ou absentes pour assurer un bel effet de surprise, il subsistait toujours, ici ou là, des barbelés dans lesquels les hommes, par infortune, se retrouvaient empêtrés, soumis aux tirs et aux bombardements. Et dans le contexte qui était le leur, à ce moment-là, l'inertie était rarement une bonne option.

***Entre les deux camps, les landes
S'épalaient, vaste plaine de terres,
Un espace vierge comme un désert,
Un enfer nommé no man's land.***

Elle reprit son récit ici : c'était la Grande Guerre. La der des ders. Ce devait l'être... c'était en tout cas ce que tout le monde avait pensé, ce que tout le monde avait souhaité. Enfin, presque...

La seconde est solaire, fille ou petite-fille d'Hélios, semblable à la reviviscence printanière dans laquelle elle est apparue, à la fin du mois de mai. Rayonnante et aimable. Et telle la nature au réveil, elle a un sourire quasi permanent qui flotte sur son visage. Son teint est clair, ses yeux noisette, son front large et haut, et ses cheveux fins et droits de la couleur du miel.

— Comme moi, dit la petite fille d'un ton victorieux.

— Mais tu n'as pas les cheveux blonds.

— Non, mais j'ai bon caractère.

— Tu es surtout une pipelette ! Je poursuis ou tu préfères discuter ?

— Non, j'écoute, c'est promis, ajouta Vic, tout en se calant dans le fond de

son lit.

À sa naissance, en mai 1941, l'Allemagne a déjà envahi la Pologne, la Yougoslavie, le Danemark, la Suède et une bonne partie de l'Europe occidentale : Luxembourg, Pays-Bas, Belgique. Quant à la France, elle a capitulé un an plus tôt, le 22 juin 1940, l'arrêt des hostilités ayant été, sur exigence du représentant du Troisième Reich, signé strictement au même endroit que celui de 1918, la clairière de Rethondes, dans la forêt de Compiègne, département de l'Oise. Le symbole d'une revanche sur le passé.

Le train, stoppé dans son épopée, fut disloqué, démantelé, broyé, réduit à néant pour être oublié des mémoires. Comme si on avait voulu, à travers cette mise à mort, l'arracher à l'Histoire.

En mai 1941, le printemps tarde à s'installer dans les Côtes-du-Nord, la température est fraîche, et la nature, en retard ; néanmoins elle poursuit sa mutation, son rythme, malgré les pleurs et les peurs, indifférente à la bêtise des hommes.

Et si les deux femmes ont des trajectoires foncièrement différentes, les similitudes de leur parcours, chaotique, à l'image de leur vie amoureuse, sont, à bien des égards, troublantes. Certains faits, identiques, se répètent. Comme si l'une faisait écho à l'autre. Autant que les deux guerres.

Mais combien sont-elles, les femmes, comme Louise et Rose, à traverser le monde, à porter un secret au fond de leurs entrailles comme on porte un enfant ?